

Mobutu XIV

Les journalistes blancs le comparaient souvent
À un roi qui semblait échappé d'un couvent,
Qui régnait sans avoir une once de pouvoir
Sur un pays petit où la pluie peut pleuvoir,
Sur un modeste État plus étroit qu'un village
Et aussi mal uni que deux amants volages.
Mais le guidait en fait un modèle royal
Plus sanglant, plus puissant et bien moins provincial.

Mobutu XIV, Mobutu XIV

S'il ne fut couronné dès sa cinquième année,
Il prit en main très tôt sa lourde destinée,
S'empara du pouvoir, le concentra sur lui
Et voulut affermir l'unité du pays.
Il sut emprisonner plus d'un Fouquet rebelle
Et se fit entourer d'une cour noble et belle.
Les Racine bantous chantèrent à sa gloire,
Vantèrent ce dieu neuf en qui tous devaient croire.

Mobutu XIV, Mobutu XIV

Il ruina son État en guerre et en batailles,
En faisant édifier de modernes Versailles.
Il rencontra l'amour aux bras de Maintenon

À qui il ne disait, paraît-il, jamais non.
Il enterra son fils et sa première femme.
Mais lorsque vint son tour de devoir rendre l'âme,
La mort dut patienter : il tenait à la terre
Et mourut lentement, haï et solitaire.

Mobutu XIV, Mobutu XIV

Parlant du Roi Soleil, les historiens classiques
Se montrent déférents même dans leurs critiques.
Pourquoi respectent-ils ce roi totalitaire ?
Quand la presse décrit Mobutu au contraire,
Elle prend volontiers un ton moqueur, narquois,
Ironique ou blasé, suggérant dieu sait quoi.
Quel trait peut distinguer ces deux tyrans notoires ?
Serait-ce de la peau la couleur blanche ou noire ?

Mobutu XIV, Mobutu XIV.

Les prétendus

Malgré les apparences, malgré la rapidité avec laquelle elle avait cédé (la nouvelle de la mort d'Ulysse Lumumba circulait à peine, mal dégrossie, toujours prise dans une gangue de mensonges et de légende), malgré la résignation avec laquelle elle tolérait la présence des prétendus, malgré le temps passé, malgré les années perdues, Pénélopongo était demeurée fidèle, infiniment fidèle, de là, du seul endroit où vit, demeure et se bat la vraie fidélité : la mémoire.

Les prétendus avaient gagné la mise et ils occupaient ostensiblement le palais d'Ithanleyville. Se pavanant dans les salons antiques, ils dévoraient des terrines d'uranium et des paupiettes de diamants. Seul et malheureux, Téléblac les observait avec dégoût, du haut des marches qui conduisaient sur la terrasse. Il sentit un mouvement derrière lui : c'était Pénélopongo, sa mère.

— Mère, j'aimerais te poser une question : pourquoi les appelle-t-on les « prétendus » ?

— « Prétendus » est un raccourci pour « prétendus dieux ». Tu sais qu'il y eut, en fait, deux guerres de Troie ?

— Oui, je sais cela, quel rapport cela a-t-il avec les prétendus ?

— Durant la première, nous disions encore simplement « les dieux » pour désigner les Achéens Boréaux, car nous étions persuadés qu'ils participaient à la divinité, ou du moins qu'ils en étaient proches, ces êtres blancs qui ressemblaient aux albinos que nos ancêtres nous avaient appris à vénérer. Aussi

leur avons-nous obéi et sommes-nous partis, nous les Nigers Achéens, vers Troie. Un nombre incalculable des nôtres perdit la vie au cours de cette guerre, devant les murs noirs de la ville, notamment lors de la fameuse bataille de Marathabora. Mais sais-tu de quelle manière ils périrent ? Aucun d'eux n'est descendu vers le Styx le front ceint de lauriers. Aucun d'eux n'a échangé quelques années de vie terrestre contre l'immortalité due aux héros. Non : ils étaient des portefaix, de pauvres esclaves. Ils sont morts le corps ployé sous le poids des armes des prétendus et le crâne abruti par le soleil. Ils sont morts comme des bêtes de somme dont abuse un maître trop impatient. Ils sont morts sans nom et sans patrie : les prétendus se réservèrent les honneurs et l'éternité... Mais il en alla tout autrement lors de la seconde guerre de Troie. Celle-ci avait à peine commencé depuis quarante jours que les Troyens Aryens envahirent Métropolis ainsi que le reste du pays des Achéens Boréaux. Ce fut alors que nous comprîmes qu'ils étaient faillibles et qu'ils n'avaient rien à voir avec la divinité. Depuis lors, nous les appelons « les prétendus ». Mais cela ne suffit pas à nous débarrasser d'eux. Ceux qui dormaient, mangeaient, aimaient sur notre terre nous exhortèrent au combat : il fallait que nous, les esclaves, les portefaix, mourions pour libérer notre oppresseur. Vas-tu me croire, Téléblac : nous l'avons fait. Et de deux façons. Non seulement nous nous sommes battus physiquement, donnant à la seconde guerre de Troie un lourd tribut de sang, mais nous avons aussi laissé les prétendus et leurs alliés profaner notre terre millénaire pour y extirper les pierres de la mort. Car c'est avec des pierres arrachées au ventre de notre terre que, finalement, les alliés des

prétendus l'emportèrent. Notre sol, Téléblac, servit à commettre l'un des crimes les plus ignobles de ce siècle : la destruction, en une seconde, de Hitroieshima et de tous ses habitants, hommes, femmes, enfants. En un instant, la vie quitta des milliers d'êtres humains, sans leur laisser le temps de prier, d'avoir peur ou de songer une dernière fois à la beauté du vent dans les arbres ou aux rires de l'enfance. Les millions de mots qui peuplaient ces milliers d'êtres en un instant ne signifèrent plus rien. Et cela, par la force d'une pierre née sous les pieds de nos ancêtres et que nous avons toujours pris soin de tenir éloignée de la lumière.

Pénélopongo se tut.

— Prétendus dieux, prétendus blancs, prétendus maîtres, scanda Téléblac comme pour lui-même.

À ce moment, un vieux mendiant entra dans le palais. Habitués à côtoyer la misère, les prétendus ne lui prêtèrent aucune attention. Mais Téléblac le remarqua aussitôt. L'homme ne ressemblait à aucun autre mendiant : la misère qui, en général, confond ses enfants avait désigné celui-ci entre tous. Il était l'ambassadeur de la misère et paraissait la magnifier.

— Quand les Troyens Aryens furent vaincus, quand, après un long périple, nos héros revinrent de Troie, reprit Pénélopongo, la situation évolua enfin. Car les guerriers avaient vu le monde. Ils avaient compris que les prétendus étaient des hommes, rien que des hommes, comme eux, et ils aspirèrent à la liberté qu'ils avaient contribué à leur rendre. Parmi ces vaillants combattants se trouvait un poète, un homme qui maniait aussi bien la lyre que le glaive : Ulysse Lumumba.

Dans la salle, le vieux mendiant, sans avoir avancé d'un pas,

sans avoir bougé d'un cil, avait aspiré en lui la lumière alentour, de sorte que sa présence commençait à se faire sentir, dérangeant les prétendus, qui éternuaient, qui ne pouvaient contenir de petits mouvements convulsifs de l'épaule, qui se retournaient, s'épongeaient le front, rotaient, sans savoir d'où provenait le malaise grandissant dont ils étaient la proie.

— Pendant quelques jours, continuait Pénélopongo, l'aède eut la possibilité de chanter. Pendant quelques chansons, sa voix dirigea le pays vers la liberté, repoussant les prétendus au loin. Puis la musique se tut. Brutalement. C'est alors qu'apparurent de nouveaux prétendus, des prétendus à la peau noire, que l'on appela « les prétendus blancs » et qui étaient de mèche avec « les prétendus dieux ». Ils sont toujours là aujourd'hui, inextricablement mêlés les uns aux autres. Et cela fait quarante ans qu'Ulysse Lumumba a disparu.

Dans la salle, cette fois, le scandale de la présence éclatait au grand jour. Tous les prétendus se tournèrent vers le vieux mendiant.

— Qui es-tu, étranger ? s'exclama Sese Sekolonial, leur chef.

— « Étranger » ? Tu m'appelles « étranger » ? Alors que personne sur la Terre ne peut dire mieux que moi en cet instant : « Je suis dans mon pays ! »

Pénélopongo, qui, distraite jusque-là par son discours, n'avait pas prêté attention au vieillard, sursauta en entendant sa voix pénétrer ses oreilles.

— Ulysse ! s'écria-t-elle.

— Ulysse Lumumba, frémirent les prétendants.

— Oui, je suis revenu, sur les ailes d'une déesse, pour vous

chasser et vous anéantir, vous les prétendants, à commencer par toi, le traître des traîtres, Sese-le-léopard !

Ulysse Lumumba se mit alors à chanter un poème dont les mots s'usèrent par la suite à force d'être répétés, le soir, lorsqu'un ancien raconte cette histoire à ses petits-enfants. La seule trace sûre est constituée de ces trois vers :

La plaine et la montagne
La forêt et le fleuve
Le soleil, les eaux qui pleuvent.

Et avant la fin de ce long poème dont il ne reste aujourd'hui qu'une brîbe, les prétendus avaient rejoint le néant. Ils avaient fondu, étaient partis en fumée, comme des corps coupés en morceaux et jetés dans l'acide.

Nul n'a jamais pu décrire les retrouvailles d'Ulysse Lumumba, de sa femme et de son fils. On sait seulement que celui-ci, après quelques heures, demanda à son père :

— Quelle est la déesse qui, après t'avoir abandonné durant quarante ans dans le néant, t'a conduit jusqu'à nous ? Serait-ce Pallas Athéna ?

— Non, ce n'est pas Pallas Athéna, mon fils, c'est l'Histoire.